

coup de gouvernail le ramène au devoir et lui rappelle qu'il doit obéissance à l'homme... après Dieu. Il obéit au moindre coup de la barre ; avez-vous jamais vu des hommes aussi intelligents que cette matière ? Je vous avoue, pour ma part, n'en connaître point. Chacun apporte, dans son obéissance, la plus grande mauvaise volonté possible, l'arrière-pensée la plus désagréable pour le maître ou les parents.

Les trois officiers semblent se concerter. L'état du ciel indique bien une vraie tempête, officiers et matelots sont d'accord pour dire qu'elle sera violente. Profitant d'un moment de répit dans son mal, Monseigneur demande à l'oncle Ben, passant près de nous :

—Y a-t-il quelque danger, capitaine ?

—Jusqu'ici, aucun, Monseigneur, répond le marin.

—La tempête est-elle dans toute sa force ?

—Elle ne fait que de commencer, riposte le capitaine, en riant.

Et il s'en va tranquillement, oh ! mais, avec une tranquillité qui nous exaspère !

Les éléments redoublent de fureur. S'engouffrant dans la voile tendue, le vent fait plonger tout l'avant du navire et l'on croirait à chaque instant qu'il va sombrer. La charge de voiles le fait canarder coup sur coup. Vous avais-je dit que nous avions vent arrière ?— C'est très important, encore que vous n'y attachiez aucune importance. La raison en est toute simple : le vent venant de terre, nous poussait en pleine mer. Or, notre vieux loup ne cherchait que cela, paraît-il : alarguer le plus loin possible. Ceux qui ne foulent que le plancher des vaches, suivant la noble expression des marins, ne savent pas le plaisir éprouvé en pleine mer par une tempête à vous décorner les bœufs, suivant la non moins noble expression de nos excellents naturels.

*Pierre Goyette*

à suivre

#### MAISON PATERNELLE DE M. GOYETTE

(Voir gravure)

On déplore, et avec raison, l'émigration en masse de nos compatriotes dans la grande République voisine ; mais, si quelque chose pouvait tempérer l'amertume de nos regrets, c'est bien le fait qu'en traversant les frontières nos bons Canadiens n'oublient pas le sol qui les a vus naître.

Souvent on les entend chanter, à l'étranger, pour tromper leur ennui et bercer leur nostalgie : *Sol canadien, terre chérie*, ou : *Un Canadien errant*.

Souvent aussi, quand ils le peuvent, ils reviennent volontiers visiter les endroits où planent pour eux les souvenirs de l'enfance, "souvenirs qui ne s'effacent jamais," comme dit une chanson.

M. Pierre Goyette est un de ces Canadiens bien nés, qui ont émigré par la force des circonstances, mais dont le cœur est encore sensible aux charmes de la patrie absente.

Prenant le chemin de l'exil il y a cinquante ans, M. Goyette alla s'établir d'abord dans l'Etat de New-York, puis, en 1865, à Holyoke, Mass.

Cette ville n'était alors qu'un modeste village, mais depuis elle a pris les proportions d'une grande ville, célèbre, par tout le monde, pour ses fabriques de papier.

M. Goyette eut le bonheur de voir croître sa fortune avec celle de la ville, et aujourd'hui il est un des Canadiens les plus prospères de

Holyoke, où il y a pourtant un si grand nombre de nos compatriotes qui ont su, par leur industrie et leur économie, réaliser un beau pécule.

Désireux de conserver dans sa famille des souvenirs tangibles de sa paroisse natale, M. Goyette est venu dernièrement la visiter, et, s'étant assuré les services des habiles photographes, MM. Laprés & Lavergne, il est allé à Saint-Bruno, P.Q., faire prendre une vue de la maison paternelle et de ses dépendances, bâties il y a quatre-vingt-dix ans, par son père lui-même, qui s'appelait aussi Pierre Goyette, né à Montréal en 1785.

C'est cette photographie que nous reproduisons, aujourd'hui, dans une autre page.

#### RENSEIGNEMENTS DIVERS

Il y a deux drôles de types à Buffalo. Ce sont deux épiciers, associés depuis vingt-cinq ans et qui n'ont jamais eu de tenue de livres. Ils ne vendent qu'au comptant et tous les soirs, ils se partagent la recette, chacun emportant sa moitié dans ses poches. Quand on leur présente un compte à payer, une traite, n'importe quoi, chacun en paie la moitié, et si l'un des deux n'a pas assez d'argent sur lui, le paiement est remis à un autre jour. Ces deux associés ne se prêteraient pas une piastre l'un à l'autre pour aucune considération.

Cette locution : "il sait lire et écrire" est parfaitement exacte ; parce qu'on apprend d'abord à lire et ensuite à écrire. On pourrait très-bien se contenter de savoir lire, sans chercher à apprendre à écrire. Par contre, cette autre locution, non moins employée que la première : "il ne sait ni lire, ni écrire," est on ne peut plus inexacte, parce qu'évidemment celui qui ne sait pas lire, ne sait pas écrire non plus. Lorsqu'on a dit qu'un homme ne sait pas lire, il est parfaitement inutile d'ajouter qu'il ne sait écrire. Ça va de soi. On devrait, par conséquent, renverser les deux termes de cette locution et dire : "il ne sait ni écrire, ni lire"

Les maîtres d'écoles, à Mexico, ont une cu-

rieuse façon de se déclarer satisfaits de leurs élèves ; il leur accordent la permission de fumer un cigare pendant la leçon.

Lorsque la classe entière a fait preuve de zèle et de savoir, le maître autorise une fumerie générale. Et les petits Mexicains allument aussitôt leur *panatella*.

Inutile d'ajouter que le professeur donne l'exemple, en fumant un cigare de dimension et de qualité proportionnées à sa position sociale supérieure.

En outre, il a seul le droit de boire. A son côté repose une cruche de *poulqué* que les parents se disputent l'honneur de remplir. Cette liqueur remplace avantageusement pour lui le classique verre d'eau de nos professeurs.

Après tout, la méthode des écoles mexicaines n'est peut-être pas plus mauvaise qu'une autre. Mais, qu'en diraient les membres de la Société contre l'abus du tabac ?

M. Ch. Rabot vient de publier, dans la *Revue contemporaine*, la relation d'un voyage des plus hardis accompli pendant l'été de 1893 par deux Norvégiens et un mousse, et qui fera rougir ceux qui éprouvent quelque serrement de cœur quand ils affrontent les grands navires modernes.

Ces deux hommes ont fait, dans une embarcation non pontée, la traversée de Norvège au Spitzberg. Repartis dans leur canot, après une heureuse campagne de chasse, ils étaient arrivés en vue du cap Nord lorsqu'une tempête les repoussa en pleine mer. Les malheureux restèrent plusieurs jours entre la vie et la mort, et finalement retournèrent au Spitzberg réparer leur frêle esquif, disloqué par les lames. Sur ces entrefaites, ils furent bloqués par les glaces et contraints à un hivernage sur cette terre. Les deux Norvégiens ne possédaient aucun approvisionnement. Réfugiés dans la maison du cap Thorsden, ils réussirent à vivre des produits de leur chasse, et, après des privations terribles, revinrent, l'été suivant, en Norvège. A coup sûr, ce voyage est une des aventures maritimes les plus extraordinaires

Le houblon est une plante très vivace. Cependant, il n'est bon qu'à mettre en bière.



SAINT-BRUNO.—MAISON PATERNELLE DE M. PIERRE GOYETTE.—Photo Laprés & Lavergne